

YOKOMIZO Seishi

La Ritournelle du démon

Roman policier traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle



Éditions Picquier

Prologue

Un de mes amis fait paraître une petite revue confidentielle qui a pour titre *Traditions populaires*. C'est vraiment une toute petite revue : soixante-quatre pages in-octavo et un tirage dérisoire, réservé aux seuls abonnés. Pourtant, la lecture en est passionnante.

Consacrée au folklore, la revue publie principalement des légendes et des récits de coutumes étranges et archaïques. En dehors de quelques rares personnalités, les auteurs des articles sont des inconnus.

J'ai fait relier les numéros que je possède ; quand j'ai du temps devant moi, je les feuillette un peu au hasard. C'est ainsi que j'ai découvert récemment un article très curieux qui m'avait échappé jadis. Paru en septembre 1953, il est intitulé « Étude sur une ritournelle du village d'Onikobe ». De l'auteur, Hôan Tataru, le journal ne nous dit rien. C'est sans doute un lecteur qui voulait faire revivre une chanson ancienne, pratiquement tombée dans l'oubli.

Or, la ritournelle du village d'Onikobe joue un rôle essentiel dans l'horrible histoire que je vais maintenant vous raconter, avec l'autorisation de Kôsuke Kindaichi. Puisque, par bonheur, je viens de mettre la main sur l'étude de Hôan Tataru, je crois qu'il n'est pas inutile ici d'en résumer la substance pour le lecteur, en y ajoutant quelques réflexions personnelles.

Ritournelle du village d'Onikobe :

*Sur un buisson derrière chez moi
Trois moineaux sont perchés.*

Le premier moineau dit :

L'intendant du shôgun

Aime la chasse, le saké et les filles.

Mais surtout les filles, toutes les filles :

Celle du boisselier

Qui est belle, mais grande buveuse...

Elle mesure et boit à l'entonnoir,

Elle est ivre à longueur de journée,

*Et comme cela ne lui suffit pas, elle a été renvoyée,
renvoyée.*

Le deuxième moineau dit :

L'intendant du shôgun

Aime la chasse, le saké et les filles.

Mais surtout les filles, toutes les filles :

Celle du balancier

Qui est belle, mais très avare...

Elle pèse petites et grosses pièces,

Nuit et jour, elle ne vit que pour faire ses comptes,

*Et comme elle n'a pas le temps de dormir, elle a été
renvoyée, renvoyée.*

Le troisième moineau dit :

L'intendant du shôgun

Aime la chasse, le saké et les filles.

Mais surtout les filles, toutes les filles :

Celle du serrurier

Qui est belle, mais maudite...

La serrure de la belle est devenue folle,

Et comme la clef ne marche pas,

La serrure s'est cassée, elle a été renvoyée, renvoyée.

On lui a prêté un peu d'argent.

Il me semble qu'il existe d'autres ritournelles dans ce village, mais Hôan Tataru n'a relevé que ces couplets.

Selon lui, de nombreuses ritournelles sont, comme celle-ci, fondées sur la forme des *kazoeuta* ou des *shiritori*, mais ont une structure et un sens cohérents. Habituellement, les rimes sont construites par association d'idées.

En comparaison, celle du village d'Onikobe a quelque chose d'étonnamment cohérent. M. Hôan Tataru pense donc qu'à l'époque des shôguns, les paysans de la région utilisaient la chansonnette pour faire des allusions voilées à la vie de leur seigneur.

Voyons maintenant la situation géographique du village d'Onikobe.

Ce village est situé à la limite des préfectures de Hyôgo et d'Okayama, à sept lieues à peine de la côte de la mer intérieure de Seto, mais il est entouré de montagnes, loin de toute voie d'accès, et complètement encaissé dans une vallée. Sur la carte, sa situation et ses moyens de communication semblent le faire appartenir tout naturellement à la préfecture de Hyôgo, mais curieusement, et sans doute cela vient-il de la répartition des domaines à l'époque des shôguns, il fait partie de la préfecture d'Okayama.

Et cela a toujours créé des difficultés, particulièrement dans le cas d'un crime. Lors d'une enquête, le village était laissé pour compte par la police d'Okayama du fait de sa configuration géographique, tandis que la police de Hyôgo, qui pouvait s'y rendre facilement, avait tendance à l'ignorer parce qu'il ne faisait pas partie de son secteur. On peut dire que cela a joué un grand rôle dans l'affaire que je vais vous raconter.

À l'époque des shôguns, cette région était sous la tutelle d'un dénommé Itô, seigneur de Shinano. « L'intendant du shôgun » mentionné dans la ritournelle du village d'Onikobe serait donc l'un des descendants de la famille Itô. Or M. Hôan Tataru a retrouvé la trace d'un certain Sukeyuki Itô vivant à l'ère Tenmei (1781-1789), un rustre qui courait la région pour chasser. En fait, il était toujours à l'affût des jolies filles et, mariées ou non, il les forçait à passer la nuit avec lui. Quand il en avait assez, la moindre faute était prétexte à les tuer. Ce Sukeyuki a succombé à une mort violente au début de l'ère suivante. M. Hôan Tataru pense qu'il a été empoisonné par son entourage.

Si la ritournelle du village d'Onikobe chantait bien la conduite crapuleuse de Sukeyuki Itô, le refrain qui revient à la fin de chaque couplet : « Elle a été renvoyée » signifie en réalité selon M. Hôan Tataru : « Elle a été tuée. »

Quant aux fabricants de mesures, de poids et de serrures, dont il est question dans la chanson, ils ne désignent pas forcément un métier. En effet, à l'époque des shôguns, les gens du peuple, auxquels il n'était pas permis d'avoir un nom, se distinguaient les uns des autres par ces noms d'artisans. À partir de l'époque de Meiji, ils eurent officiellement le droit de prendre un patronyme, mais il arrive parfois aux vieilles gens d'utiliser entre elles ces noms de métiers.

Voilà donc l'origine de cette chansonnette telle qu'on peut la lire dans *Traditions populaires*. Munis de ces connaissances préalables, nous allons enfin pouvoir lever le rideau.

Première partie

CE QUE DIT LE PREMIER MOINEAU

Un escroc au village

Ce fut au cours de la deuxième quinzaine du mois de juillet 1955 que le célèbre détective Kôsuke Kindaichi, muni d'une lettre d'introduction du commissaire Isogawa, foula pour la première fois le sol du village d'Onikobe après avoir franchi le col de l'Ermite à bord d'un pousse, ce véhicule étant, encore, exceptionnellement, en usage dans cette région. À ce moment-là, bien sûr, il était à mille lieues de se douter de cette histoire de ritournelle.

Kôsuke Kindaichi n'était pas venu dans ce village pour y faire une enquête. Il n'était pas toujours avide de poursuivre les criminels. C'était un homme tout à fait tranquille. N'était-il pas naturel qu'il fût parfois à la recherche de solitude et de repos ?

Après avoir longuement réfléchi, Kôsuke Kindaichi s'était finalement décidé pour un endroit situé quelque part dans la préfecture d'Okayama. Il aimait tout particulièrement cette région accueillante pour la chaleur de ses habitants.

Partant du principe qu'« il ne faut pas remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même », et avec

l'humeur légère du célibataire, il avait quitté Tôkyô, un petit sac de voyage à la main, et avait pris la direction du Sud-Ouest, afin d'aller rendre visite au commissaire Isogawa, au siège de la police de la préfecture d'Okayama.

Selon son habitude, il n'avait prévenu ni par lettre, ni même par carte postale. Le commissaire Isogawa, qui était venu l'accueillir dans la triste salle d'attente, ouvrit des yeux ronds en le reconnaissant.

— Ça par exemple, monsieur Kindaichi ! Quand êtes-vous arrivé ?

Il était tellement heureux de le revoir qu'il l'accabla aussitôt de questions.

— J'arrive tout juste, vous voyez. Et j'ai diablement sommeil. Je dors tellement mal dans le train, lui répondit Kôsuke Kindaichi, exagérant sa fatigue pour lui montrer qu'il n'avait vraiment pas bien dormi dans le train de nuit.

— Vous venez donc tout juste d'arriver ? Y aurait-il une affaire délicate ?

— Mais non, commissaire, dès que vous me voyez, vous n'avez que le mot affaire criminelle à la bouche ! Mais je n'en suis pas aussi friand que vous le croyez. Et si j'avais tout simplement envie de vous voir après si longtemps ?

— C'est bien vrai ?

— Mais bien sûr que oui !

— Vraiment, quel honneur !

Le commissaire Isogawa avait vieilli. Il caressait de ses larges paumes son visage resté lisse, maintenant épanoui en un grand sourire.

— Alors, monsieur Kindaichi, quels sont vos projets ?

— C'est à cause de ça, justement...

Et Kôsuke Kindaichi lui expliqua qu'il cherchait à se reposer tranquillement, pendant un mois, dans un endroit isolé où personne ne viendrait le déranger.

— Est-ce que cela ne peut pas se trouver ? Un endroit vraiment difficile d'accès. Une région coupée du monde extérieur, isolée dans la montagne.

— Oui, cela doit bien exister, mais...

Tout en contemplant l'accoutrement de Kôsuke Kindaichi dont les vêtements, comme d'habitude, étaient tout fripés, le commissaire Isogawa ajouta :

— Vous n'avez pas changé !

Puis il ajouta, les yeux plissés de rides chaleureuses :

— Parfait, nous en reparlerons tranquillement ce soir. Et puisque vous êtes fatigué, je vais vous indiquer une auberge sympathique où vous pourrez prendre un bon bain et vous reposer jusqu'à ce soir. Je vous y rejoindrai après le bureau.

Ce soir-là, ils burent deux ou trois bouteilles de bière à eux deux. Puis le commissaire Isogawa sortit de sa poche une lettre d'introduction.

— Je vous ai apporté cette lettre, mais je dois vous prévenir qu'on n'est jamais complètement coupé du monde. Le vent de la liberté souffle partout, même dans ce village.

Sur l'enveloppe, il avait écrit :

Madame Rika Aoike, village d'Onikobe.

Le commissaire continuait :

— C'est une femme qui a eu bien des malheurs. Son mari a été tué, et on n'a toujours pas retrouvé son meurtrier.

Kôsuke Kindaichi, la lettre à la main, regardait fixement le commissaire.

— Non, monsieur le commissaire, je vous ai bien dit ce matin que je voulais me reposer sans être dérangé par personne.

— Oui, je sais, je sais, répondit-il en faisant un geste de la main pour l'interrompre, mais vous pouvez être rassuré : cela fait déjà plus de vingt ans qu'il a été tué. Tout ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut jamais être complètement coupé du monde. Il y a une vingtaine d'années, le village d'Onikobe était encore plus isolé que maintenant. Mais il s'y est quand même passé une affaire qui n'a jamais été résolue.

Le commissaire Isogawa aurait bien aimé être interrogé sur cette affaire ; il se demandait s'il pouvait en parler, puisque manifestement, le seul désir de Kôsuke Kindaichi était de se reposer.

Mais Kôsuke Kindaichi, de son côté, réfléchissait que s'il devait être l'hôte de Rika Aoike, il n'était pas plus mal de savoir à quoi s'en tenir à son sujet. Il finit même par penser qu'il était nécessaire de le savoir et il leva les yeux de la lettre d'introduction qui se trouvait sur ses genoux.

— On dirait que c'est une histoire intéressante, dit-il avec un sourire ouvert, destiné à encourager le commissaire à parler.

— Oui...

Le commissaire, qui semblait préoccupé, ajouta avec un regard suppliant :

— Vous voulez bien que je vous en parle ?

— Oui, racontez-moi toute l'histoire. C'est passionnant, une affaire qui n'a jamais été éclaircie. C'est une de mes mauvaises habitudes...

— Je vous remercie. Eh bien, écoutez donc, à tout hasard.

Le commissaire Isogawa, touché par la délicatesse de son compagnon, se sentit aussitôt à son aise et se mit à parler avec enthousiasme.

— Vous savez que dans les villages de campagne, où qu'on aille, on trouve souvent un homme dont les pouvoirs sont énormes et qui se heurte presque toujours à un dangereux rival.

— En effet. Il y avait donc aussi à Onikobe deux personnes puissantes, dit Kôsuke Kindaichi pour encourager le commissaire.

— C'est ça, c'est tout à fait ça, continua-t-il avec empressement, en s'agitant sur sa chaise. Disons donc qu'il y avait deux personnes puissantes... Parce que ces derniers temps, le pouvoir a changé de camp à Onikobe. Cette affaire a eu lieu en 1932, l'année d'après le début des incidents de Mandchourie, et vous vous souvenez comme moi que dans les campagnes, les villages touchaient le fond de la misère.

— Oui... D'ailleurs, si les incidents de Mandchourie ont éclaté, c'est en grande partie à cause de la misère des villages.

— C'est vrai. En tout cas, à cette époque-là, deux familles se partageaient le village, les Yura et les Nire. Il y avait aussi la famille Tatara, qui occupait la fonction de chef du village depuis l'époque des shôguns et qui aurait dû être la plus puissante. Mais le chef d'alors et celui de la génération précédente s'étant tous deux livrés à la débauche, elle avait complètement périclité. C'est alors que les familles Yura et Nire avaient gagné de l'influence. À Onikobe, on était obligé de s'affirmer pour l'une ou l'autre de ces deux familles. Il était impossible de rester neutre.

— Exactement comme l'affrontement américano-soviétique actuel.

— C'est cela même. Mais de ces deux familles, c'était celle des Yura qui était la plus riche, et depuis longtemps, car elle possédait beaucoup de terres, non seulement à

Onikobe, mais aussi dans les environs. Pensez même qu'il y avait pas mal de terres qui leur étaient tombées entre les mains parce que deux générations de Tatara s'étaient adonnées au plaisir. Contrairement à eux, la famille Nire possédait principalement des terres dans la montagne, qui étaient en pleine expansion à cette époque. Mais à ce moment-là, la montagne ne rapportait pas encore grand-chose ; ces terres ne suffisaient sans doute pas pour rivaliser avec les Yura. Le chef de famille d'alors, Nihei Nire, était certainement un homme qui voyait loin, car à la fin des années vingt, il avait commencé la culture des vignes dans ses montagnes... Enfin, ce sont plutôt des collines. Les vignes commencèrent à donner au début des années trente, et c'est ainsi que la famille Nire a réussi.

— Ils ont encore des vignes ?

— Bien sûr. C'est même la ressource principale du village d'Onikobe aujourd'hui.

— Alors, la puissance des Nire est encore grande, n'est-ce pas, puisqu'ils sont à l'origine de la prospérité du village ?

— Oui, si l'on peut dire. Nihei Nire était certainement un homme très intelligent, car le village d'Onikobe est situé dans un bassin entouré de montagnes et ce bassin est pratiquement identique, pour le climat, l'humidité et les heures d'ensoleillement, à celui de Kôshû qui est si réputé pour la production du raisin. Il avait tout vérifié avec le plus grand soin. Et ses efforts avaient porté leurs fruits plusieurs années plus tard. Le vieux Nire prit alors une certaine importance aux yeux de tous les gens du village, et fut élevé au rang de « monsieur ».

— Je vois, je vois. Les Yura en ont pris ombrage, car il leur fallait alors mettre au point toute une stratégie pour lui résister ?

— Comme vous avez de l'intuition, monsieur Kindaichi ! C'est exactement ce qui s'est passé. Les Yura ont voulu répliquer, et c'est là l'origine du drame. Le chef de famille Yura devait alors avoir dans les quarante ans. C'était encore un enfant, aux yeux du vieux Nihei, d'autant plus qu'il s'entêtait à vouloir le contrer alors qu'il n'avait encore aucune expérience de la vie. C'est là que l'autre a montré de l'ingéniosité.

— Quel autre ?

— L'escroc, vous savez, ce genre de personne qui tire avantage de la pauvreté des villages. Non seulement la famille Yura, mais le village tout entier ont été mis sens dessus dessous.

— Un escroc ?... Parce qu'il y a une histoire d'escroc maintenant ?

Kôsuke Kindaichi était stupéfait de voir la conversation prendre un tour si différent.

— Oui, et il a disparu après avoir commis un meurtre et mis tout le village en effervescence.

Le visage du commissaire s'était légèrement assombri.

— L'escroc s'est présenté sous le nom d'Ikuzô Onda, mais c'était certainement un nom d'emprunt. Il est arrivé chez M. Yura vers la fin de l'année 1931, porteur d'une lettre d'introduction. Il avait trente-cinq ou trente-six ans, portait des lunettes cerclées d'or, une petite moustache juste sous le nez, et il paraît qu'il était assez beau garçon. Pour en revenir au sujet de sa visite, il a dit qu'il pouvait améliorer la vie du village par un travail d'appoint. Il s'agissait de fabriquer des guirlandes de Noël. Vous voyez ce que je veux dire ? Bien sûr, elles étaient destinées à l'exportation.

— Je vois, je vois.

Comme l'histoire n'en était plus réduite à une querelle d'influence dans un village, la curiosité de

Kôsuke Kindaichi augmenta soudain. Il montra involontairement un vif intérêt.

Le commissaire Isogawa reprit de plus belle :

— Après l’avoir écouté, M. Utarô Yura fut tenté par l’expérience qui lui semblait intéressante. Il allait donner un travail d’appoint aux familles paysannes. Il pourrait ainsi bénéficier de leur gratitude, car elles se débattaient au fin fond de la crise. Les paysans se précipitèrent effectivement sur la proposition de M. Utarô. Le travail était ainsi réparti : Onda prêtait les machines – en fait, elles étaient rudimentaires – à ceux qui le désiraient et leur fournissait aussi le matériel. Grâce à quoi les paysans fabriquaient les guirlandes. Onda les leur achetait à un prix raisonnable. Et bientôt, les paysans étaient en mesure de lui racheter ses machines... Tel était le mécanisme. Et en attendant que les paysans aient les moyens financiers de racheter les machines, c’était M. Yura qui les payait à Onda. Le travail se développa de manière intéressante. La famille Yura, et surtout M. Utarô, obtint du succès auprès des paysans dont la bourse s’alourdisait d’un revenu inattendu. Près d’une année s’écoula ainsi et, à l’automne de 1932, la plupart des paysans étaient devenus propriétaires de leur machine. Mais à ce moment-là, quelqu’un jeta un regard soupçonneux sur le procédé d’Onda. C’était Genjirô, le mari de Rika Aoike à qui je vous ai dit que je vous présenterais.

Une chanteuse bien séduisante

— Je vais d’abord vous parler de la famille Aoike, commença le commissaire en fumant lentement une cigarette. Les Aoike s’occupent, depuis des générations,

d'une source thermale, la source de la Tortue, qui se trouve un peu à l'écart du village d'Onikobe et forme presque un hameau distinct.

— Ah, il y a des sources chaudes ? renchérit Kôsuke Kindaichi.

— Non, on ne peut pas dire que ce soit une source chaude. L'eau jaillit à vingt degrés tout au plus, et on la fait chauffer pour s'y baigner, mais lors de la saison de repos pour les paysans, ils viennent des environs pour faire une cure. Les paysans sont des gens curieux, vous savez. Seuls ceux qui cultivent le riz sont respectés. Tous ceux qui gagnent leur vie autrement descendent d'un rang dans la hiérarchie, et on a tendance à les mépriser. Même le vieux Nihei Nire, qui avait fait fortune avec ses vignes, n'était pas au niveau de M. Utarô Yura, de ce point de vue là. Allons bon, je m'éloigne de mon sujet.

Le commissaire laissa tomber la cendre de sa cigarette.

— Il se passa la même chose pour les Aoike, et ces culs-terreux de paysans commencèrent à les mépriser parce qu'ils tenaient un établissement thermal. Le fils cadet de cet Aoike s'appelait Genjirô et il avait vingt-huit ans. Plus jeune, il était allé dans la région d'Ôsaka et de Kôbe où il avait pas mal bourlingué. Et un beau jour de l'automne 1932, il est revenu au village, c'est-à-dire à la source de la Tortue, avec sa femme Rika et son fils. La manière d'agir d'Onda lui a semblé suspecte. Il a alors parlé de ses soupçons au vieux Nihei. Il lui a mis dans la tête qu'Onda était peut-être un escroc... Et il semble que le vieux Nihei, tout content, lui ait donné de l'argent pour lui permettre de se renseigner. Bien sûr, le vieux Nihei a nié l'avoir fait. Mais, en tout cas, Genjirô a fini par retrouver la trace de l'escroc. Et pour le confondre, il s'est précipité tout seul chez lui ; en

fait, à l'endroit du village où il logeait provisoirement. Mais...

— Vous voulez dire que c'est lui qui a été tué, au contraire ?

— Oui, exactement.

— Comment a-t-il été tué ? A-t-il été étranglé, poignardé ?...

— Il a été frappé. C'était la fin de l'automne. La cheminée fonctionnait et il y avait des bûches, et aussi une hache à proximité. Il est mort d'un coup de hache sur l'arrière du crâne...

Le commissaire Isogawa fronçait les sourcils.

— On était le 25 novembre 1932.

— Quelqu'un a assisté au meurtre ?

— Non, personne. Autrement, on l'aurait certainement empêché.

— Alors, comment a-t-on pu retrouver le cadavre ?

— Eh bien, je vais vous expliquer. Rika, la femme de Genjirô, savait que son mari était parti pour avoir une explication avec Onda. En fait, quand il avait quitté la maison, elle avait tenté vainement de l'en empêcher en lui disant qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Mais il n'était toujours pas revenu au bout d'une heure, puis de deux. Genjirô était parti de chez lui après dîner, à six heures passées, et comme à neuf heures il n'était toujours pas rentré, Rika s'est inquiétée et est allée jeter un coup d'œil chez Onda.

— Où logeait-il donc ?

— Ah oui, il faut que je vous explique. Onda n'était pas toujours au village d'Onikobe. Il y venait environ une fois par mois. Il restait deux ou trois jours et repartait quand il avait fini ses affaires. Au début, il restait coucher chez les Yura, mais comme ils étaient trop à l'étroit, il

avait ensuite loué le pavillon de Hôan Tatarà où il allait dormir.

— Tatarà, c'est bien celui dont les ancêtres occupaient la fonction de chef de village ?

— Oui. Le descendant du chef du village a le prénom bien sérieux de Kazuyoshi, mais il fait tout ce qu'il veut sous le nom de Hôan. Vous comprenez, père et fils menaient grand train depuis deux générations, et c'est à partir de là que les affaires ont périclité. Mais il lui restait encore une maison qui lui venait de ses ancêtres, où il vivait chichement, seul avec Rin, sa cinquième femme.

— Sa cinquième femme, vous dites ?

Kôsuکه Kindaichi ouvrait de grands yeux. Le commissaire continua, en écarquillant ses yeux malicieux :

— Cette cinquième femme ne devrait pourtant pas vous étonner, car M. Hôan est toujours en bonne santé, et depuis, il a encore changé d'épouse, ce qui lui en fait huit en tout.

— Eh bien, dites donc !... Et je vais pouvoir rencontrer ce joyeux drille à Onikobe... Enfin, je ne sais pas si c'est véritablement un joyeux drille, mais en tout cas, ce doit être un original.

— Mais si, c'est un joyeux drille. Il a toujours fait ce qu'il a voulu, vous savez. Et si vous allez à Onikobe, vous pourrez aussi rencontrer un autre personnage extraordinaire.

— Un autre personnage extraordinaire ? Que voulez-vous dire par là ?

— Rien, je vous en réserve la surprise pour plus tard.

Et le commissaire écarquilla les yeux une fois de plus, comme pour augmenter encore la curiosité de Kôsuکه Kindaichi.

— Continuons donc plutôt l’histoire de tout à l’heure. Comme, à neuf heures, son mari n’était toujours pas rentré, Rika alla jeter un coup d’œil chez Onda. C’est-à-dire qu’elle se rendit chez M. Hôan, pour demander ce qu’il en était. Mais ce soir-là, il y avait aussi du vilain chez M. Hôan. Rin, sa cinquième femme, s’était enfuie après une scène de ménage. M. Hôan avait, en vain, remué ciel et terre pour la retrouver. Rika était arrivée au moment où, persuadé qu’elle s’en était allée au diable, il se mettait à boire. Ils allèrent de ce pas jeter un coup d’œil au pavillon.

— Mais il était déjà mort, n’est-ce pas ?

— Exactement. Son visage était enfoui dans l’âtre.

— Dans l’âtre ?...

Kôsuke Kindaichi tressaillit et leva les yeux vers le commissaire qui éclata soudain de rire.

— Excusez-moi, monsieur le commissaire. Vous m’avez complètement envoûté avec votre histoire !

— Mais non, mais non, monsieur Kindaichi ! répliqua le commissaire en faisant un geste d’apaisement de ses larges mains. Je n’en avais aucunement l’intention, mais il me fallait commencer par le commencement...

— Mais c’est très bien. Et le cadavre a été difficile à identifier, je suppose ?

— Il n’était pas complètement impossible à identifier, mais il était assez endommagé.

— Vous avez donc eu la certitude que c’était celui de Genjirô ?

— Bien sûr, car non seulement sa femme Rika, mais aussi ses parents et son frère avec son épouse l’ont identifié.

Kôsuke Kindaichi, alors, ne put s’empêcher d’éprouver un sentiment d’impatience, car il avait l’impression que le commissaire ne lui avait pas tout dit.

— Et il y avait des traces de lutte ?

— Non, aucune, mais il était incontestable que quelqu'un venait de quitter les lieux précipitamment.

— Et depuis, on n'a pas retrouvé la trace de l'assassin, n'est-ce pas ?

— C'est cela, Ikuzô Onda a bel et bien disparu depuis.

— C'était donc un escroc ?

— Eh bien, justement, monsieur Kindaichi, on a eu beau essayer de le prouver, on n'en est pas certain. Bien sûr, quand on regarde le résultat, il est clair que c'était un escroc. Il a fait acheter des machines assez coûteuses aux paysans et l'affaire en est restée là. Mais en examinant bien comment s'est déroulé le travail au cours de l'année précédente, on ne peut pas avoir la certitude qu'il ait eu des intentions malhonnêtes. Il a correctement payé la marchandise et on a aussi retrouvé la société de guirlandes qu'il représentait. Elle se trouvait à Kôbe, mais elle a fait faillite très peu de temps avant le drame. Elle a subi les répercussions de la grande panique des années trente aux États-Unis, quand Roosevelt a voulu mettre en place un nouveau système de marché.

— Et dans cette société, on ne savait donc rien de cet Onda ?

— Non, rien. Vous savez, du moment que les sociétés touchent leur caution... Celle-là n'a pas dû pousser bien loin ses investigations. C'est pourquoi on ne sait pas si Ikuzô Onda a caché des informations parce qu'il était un escroc au départ, ou si, à cause de la crise aux États-Unis, ses affaires ont subi un échec inattendu et indépendant de sa volonté. Et il a peut-être disparu parce qu'il a eu l'imprudence de commettre un meurtre juste au moment où on allait le prendre pour un escroc... On était au lendemain des événements de Mandchourie, un moment bien

choisi pour disparaître. On pense qu'il a dû emporter l'argent que les paysans lui avaient donné, et s'envoler pour le continent.

La voix du commissaire Isogawa n'avait pas d'intonation particulière. Mais Kôsuke Kindaichi savait à quoi s'en tenir. Il connaissait bien le dépit qu'éprouve un inspecteur quand il a laissé échapper son suspect.

— Qu'est devenu le village, par la suite ?

— La réputation de M. Utarô en a beaucoup souffert. Il n'était déjà pas particulièrement brave, ni doté de beaucoup de bon sens. En fait, il semble qu'il ait fait tout son possible pour rembourser aux paysans un certain pourcentage, mais ils lui en ont voulu. Il est devenu la risée de tous. Il a sombré dans la mélancolie et il est mort trois ans plus tard, en 1935.

— Vous m'avez dit que les Yura étaient de gros propriétaires terriens. Que s'est-il passé pour eux après la guerre ?

— Ils ont tout perdu avec la réforme agraire, bien que, heureusement, les montagnes n'en aient pas fait partie. Atsuko, la veuve d'Utarô, est une femme très courageuse et elle s'est bien battue, elle a commencé à faire de la vigne, en priant le vieux Nihei de lui donner des conseils. Grâce à cela, l'après-guerre a été plus facile pour eux, même s'ils n'étaient pas aussi riches qu'avant. Maintenant, le village d'Onikobe est sous le joug des Nire.

— Le vieux Nihei est toujours en vie ?

— Non, il est mort. Mais son héritier, Kahei, était encore plus terrible que son père. Au moment de la mort d'Utarô, il courait déjà des rumeurs sur son compte avec la veuve Atsuko. Kahei est maintenant un des notables d'Onikobe.